DE GRUYTER OPEN

Translationes, Volume 5, 2013
DOI: 10.2478/tran-2014-0095

Le traducteur[1]

Tudor IONESCU

Le titre de ce chapitre fait naître – naturellement en quelque sorte – une question (peut-être inutile comme beaucoup d'autres questions) dont nous ne savons pas si elle a déjà été posée publiquement : *pourquoi quelqu'un déciderait-il de devenir traducteur* ? Pour que les choses soient un peu plus claires, nous pensons que des précisions s'imposent : pour *devenir* quelque chose (quelque chose d'enviable, pas un *loser* de seconde zone), il faut *travailler, faire beaucoup d'efforts, voire risquer certains échecs momentanés, renoncer (temporairement) à beaucoup d'autres choses…* Or, si l'on est à même d'accepter et d'accomplir tout ça, c'est que l'on le souhaite vraiment, que c'est quelque chose d'important, d'essentiel pour soi, de *sine qua non*, ou alors on n'a pas la moindre idée de ce dont on parle.

Que peut offrir le métier de traducteur ? (nous parlons ici presque exclusivement du traducteur de textes littéraires). Nous passons outre les gains financiers, comme s'ils n'existaient pas. Peut-il être question de confort ? Avant de penser qu'on a des bibliothèques à fouiller, des coups de fil à donner, des gens à rencontrer pour demander des informations et des conseils (Internet ne résout pas tout !), on peut parler de confort puisqu'on ne doit pas rester debout, ni soulever des trucs, ni se lever à 5 heures du mat'. Bien au contraire : il est permis de se coucher à cette heure-là ! Pourrait-on gagner quelque chose du point de vue de la reconnaissance sociale dont on fait l'objet ? N'importe qui pourrait répondre à cette question en se renseignant autour de soi pour

[1] Nous présentons ici en traduction des extraits choisis du 4e chapitre du livre *Ştiinţa şi/sau arta traducerii* [La science ou/et l'art de la traduction] (Cluj-Napoca : Limes, 2003 : 25-34) du regretté Professeur Tudor Ionescu. Traducteur « sans peur et sans reproche », traductologue et professeur de traductologie et de littérature française à l'Université Babeş-Bolyai, auteur savoureux, Tudor Ionescu nous a laissé un héritage intellectuel que nous nous faisons un devoir de partager, ne serait-ce que partiellement, aux lecteurs francophones. Dans ce sens, nous renvoyons aussi à la traduction du 2e chapitre du même livre (*Translationes*, n° 1, 2009 : 217-226).
Une petite partie de ce texte a été publiée dans la traduction de l'auteur sous le titre « De l'herméneutique du traducteur » dans la *Revue d'Études en Langues Modernes Appliquées*, n° 1, 2008 : 77-81.

savoir quel serait l'équivalent, socialement parlant, du traducteur. Tout compte fait, on arrive à la conclusion qu'on ne peut obtenir qu'une des deux réponses ci-dessous :

I. « C'est la seule activité un tant soit peu lucrative dont je suis pour l'instant capable » ;

II. « C'est une activité qui me procure la satisfaction d'un orgueil intellectuel honorable, car, bien qu'elle ne me permette pas de rouler sur l'or, elle m'aide à prouver à une partie de ce monde que je suis honnête, intelligent, cultivé, éduqué, adroit, sans avarice, prêt et à même de contribuer à ce que l'humanité, comme Dieu le veut, s'accomplisse intellectuellement. Ainsi devrais-je exulter de joie d'appartenir à une certaine catégorie d'archanges » (quoique le traducteur puisse être considéré comme celui qui s'efforce d'enfreindre la *loi divine sur le mélange des langues* (Gn. 11, 7)).

Nous pouvons, n'est-ce pas, continuer à nous demander : pourquoi quelqu'un souhaiterait-il devenir traducteur ?

On pourrait supposer également que le traducteur (à l'instar du critique littéraire en quelque sorte) est celui qui soigne ainsi la blessure que lui cause le regret de ne pas être poète ou écrivain.

Toutefois, un élément – et pas des moindres – semble être essentiel : le traducteur met en jeu une tout autre stratégie que celle de l'auteur traduit. Il s'agit d'une autre activité, un autre métier, un autre art. D'un autre monde, en fin de compte. L'auteur communique, tandis que le traducteur, par son inévitable subjectivité, est l'émetteur d'une méta-communication, c'est-à-dire qu'il communique d'une autre manière ce que quelqu'un d'autre a transmis à un certain moment. Cette méta-communication présente un aspect pour le moins particulier : un auteur arrive à communiquer avec un destinataire auquel il ne pensait point au moment où il composait son message. Le traducteur doit « duper » ce destinataire que l'auteur de l'original n'avait pas prévu en lui faisant croire que cet auteur s'est adressé à lui également. Cela ne signifie pas que le traducteur doive manifester une préoccupation exagérée pour son destinataire à lui, pour le lecteur cible de la traduction, car il risquerait alors de faire preuve d'un *traductionnisme* spécifique (visible dans les premières traductions de n'importe quelle culture).

Pour s'essayer à la traduction, il faut pas mal de… courage, tout surprenant que cela paraisse. Certes, un courage tout à fait différent de celui exigé par la plongée sous-marine ou les cascades au cinéma, semblable plutôt à celui du chirurgien ou du bâtisseur de ponts. Ou, plutôt que de courage, s'agit-il de *l'esprit de sacrifice, de générosité, d'altruisme, de sens de la responsabilité* ? Plus précisément : le traducteur affronte à chaque fois le risque de l'inattention ou de l'opprobre des non connaisseurs, en plus de ceux des confrères. Sans parler du malheur bien connu de la récompense matérielle très peu substantielle, qui vient en parfaite discordance avec les nombreuses années d'assimilation, d'apprentissage et de « fignolage » en vue de l'acquisition de tous les matériaux et des outils dont le traducteur se

servira. L'une des « prouesses » les plus éprouvantes dont il serait souhaitable que le traducteur fasse preuve serait, par exemple, la dangereuse, mais nécessaire « presque-séparation » du dictionnaire bilingue, accompagnée, par ailleurs, du recours constant et d'une complexité progressive aux ressources qu'il a dans sa langue maternelle. En même temps, le fait d'ignorer de plus en plus assidûment le dictionnaire bilingue devrait amener, en quelque sorte de manière contradictoire, une fréquentation bien plus intense et particulièrement pointue des dictionnaires explicatifs : celui de la langue source afin d'éclairer en détail le sens, et celui de la langue cible pour vérifier la justesse d'une solution entrevue, soupçonnée. Tout comme, pour d'autres objectifs, chaque être humain songeant à son bien-être personnel devrait faire sa gymnastique matinale minimale, il est conseillé au traducteur véritable d'enrichir quotidiennement « son propre dictionnaire trésor », pour potentiellement compléter – ce qui est possible à tout moment – celui explicatif imprimé. Il ne faut pas oublier non plus l'exercice des « gammes » et des « arpèges ». De telles « gammes » – la traduction sans but lucratif immédiat de textes difficilement traduisibles – peuvent porter des fruits, en cas de besoin, à condition qu'elles aient été un minimum constantes et truffées de problèmes. Ces entraînements supposent des dizaines, des centaines, des milliers d'heures consacrées à une préparation qui mènera finalement à la capacité de traduire bien, voire très bien. Rien que ça…

Il est évident pour tout professionnel que le seul profit authentique du traducteur (surtout de celui qui traduit des textes artistiques) restera la conviction qu'il a fait son devoir comme il convenait, que personne ne pourra rien lui reprocher et que, éventuellement, il y aura certaines personnes, peu nombreuses, conscientes qu'elles se trouvent devant un travail bien fait par quelqu'un qui s'y connaît… Imaginons, dans le même ordre d'idées, la satisfaction extraordinaire probablement ressentie par l'interprète de conférence anglais qui, lors d'une réunion dans les années 85-86, s'est trouvé confronté à cette chute grandiose du discours d'un conférencier français : « La Garde meurt, mais ne se rend pas ! » Avec une vitesse dépassant les performances de l'ordinateur le plus intelligent, notre interprète s'est rendu compte que cette citation risquait, par l'évocation du moment historique impliqué (grande bataille entre les Anglais et les Français), de froisser le public destinataire (anglophone) et qu'il s'imposait donc de trouver un « détour », d'autant plus que, conformément à l'usage courant, la citation aurait dû être soit rendue telle quelle – solution peu souhaitable, soit paraphrasée ou explicitée, ce qui aurait totalement gâché l'effet escompté par l'orateur. Mais la vitesse avec laquelle l'interprète a saisi la situation a été, à son tour, dépassée par celle avec laquelle il a génialement trouvé la solution ahurissante : « My head is bloody but unbowed ! » Vous rendez-vous compte de quelle préparation a eu besoin l'interprète en cause pour qu'il lui vienne à l'esprit, dans une telle circonstance, ni plus ni moins

que le vers du poème *Invictus* de William Ernes Henly ? Serait-ce une exagération de penser qu'il a eu besoin de quelques bonnes années d'entraînement sur le « stade » d'une culture particulièrement riche pour parvenir un résultat aussi formidable qu'on serait tenté de l'appeler *inspiration du moment* ? Et, en fin de compte, la grande satisfaction de l'interprète en question est d'avoir été évoqué par son collègue Claude Namy lors d'un colloque E.I.T. de 1987, à Mons. Cela fait sourire – et d'une manière très particulière – que Namy s'abstienne de mentionner son nom, ce qui nous empêche de le reprendre ici …

Bref : je parlais de *courage*, car le traducteur/l'interprète doit dérouler sans répit une activité intellectuelle particulièrement éprouvante, comportant à tout instant beaucoup de risques liés à l'opprobre plus ou moins public (il suffit d'une seule faute glissée dans un océan de réussites pour le susciter), une activité qui nécessite de grands efforts de formation, impossible à achever en peu de temps.

De toute façon, par la force des choses, dans les lignes précédentes *aussi* il a été question du traducteur, pas seulement de la traduction. Il est très difficile de séparer l'artisan du produit de son travail ! Il ne nous reste qu'à espérer que nous n'allons pas trop nous répéter ! Il est tellement difficile de séparer ce qui concerne la traduction des problèmes du traducteur et donc de la bonne manière de conjuguer le verbe traduire pour pouvoir à la fin définir la tâche de la traductologie, qu'on se sent impuissant.

Lederer dit que le vrai traducteur ne peut pas se passer, dans son travail, d'informations qui ne sont pas contenues dans la langue du texte, mais donnent un sens à ce dernier.

Le traducteur n'a pas devant ses yeux une langue, mais des signes graphiques.

Personne n'approche un texte en ayant l'esprit dépourvu d'un minimum de connaissances. Grâce à ces connaissances qui viennent l'interpréter, la langue acquiert un sens et le texte est – s'il l'est – compris. Le sens est *une chose individuelle* dont la richesse varie selon les connaissances et l'expérience de chacun. *La compréhension d'un texte se construit donc par la fusion de ce qui, d'une part, se dégage de la langue actualisée par le texte, et de ce qui, de l'autre, est apporté par les connaissances pertinentes du récepteur* (Lederer, 1987[2]). Dans certains cas, s'y ajoute le talent du traducteur, ce don qui se manifesterait dans d'autres circonstances impliquant l'art d'écrire. Parfois, c'est justement ce talent qui peut mettre en doute la qualité de la traduction. Nous pensons surtout aux situations assez nombreuses où des poètes doués traduisent de la poésie. Le plus souvent, ces traductions sont bien loin de la fidélité souhaitée et difficilement atteignable, s'éloignant même dangereusement de toute trace de celle-ci. D'ailleurs, la question de savoir si la poésie devrait être traduite par un poète ou par un technicien de la traduction a souvent été posée. Le poète sera toujours tenté de faire

[2] Sic ! (NDT)

sienne la poésie qu'il traduit, oubliant à un certain moment que ce n'est pas lui qui écrit des vers sur un thème quelconque, mais qu'il traduit ceux écrits par un autre (O. Paz dit que *les poètes sont rarement de bons traducteurs*). De son côté, le technicien traducteur est celui qui sait comment démonter et remonter le tout afin de rendre l'original dans la langue cible. Il est très important de se demander si cet effort vaut la peine. Car il est difficile de savoir si la mélodie, la chanson des vers originaux, une fois ceux-ci rendus fidèlement, auront le même effet sur le destinataire de la traduction. Dans ce cas, il serait peut-être préférable de ne rendre que le récit de la poésie, et, quant au rythme, à la musicalité, à chacun de se débrouiller comme bon lui semble. Ainsi le lecteur apprendra-t-il « ce qui se passe » dans la poésie, si la barque de Lamartine est enfin arrivée au bord ou non, ou ce que Booz a fait après s'être réveillé avec Ruth dans ses draps. En fait, les aspects musicaux, le geste rythmique du vers, l'incantation suivie par les vers n'ont qu'une chance minime de survivre au moment où le texte change de gamme linguistique. La sensibilité spécifique de chaque peuple est si dépendante du bagage culturel qui lui est propre, qu'il est pratiquement impossible qu'un transfert total d'une œuvre d'art du répertoire d'une culture soit opéré dans celui d'une autre (par total nous comprenons : ayant les mêmes conditions, pas une de plus). [...]

Si, dans un domaine donné, les connaissances pertinentes ne sont pas tout de suite disponibles, la connaissance de la langue et l'éventuelle recherche des mots dans le dictionnaire ne mèneront pas très loin ; la communication ne s'établira que partiellement. Avant de commencer à traduire, il revient au traducteur de se demander – en toute honnêteté, mais alors en *toute* honnêteté – s'il a l'envie et la possibilité de mener son projet à bien dans des conditions qui soient pour le moins honorables. Voilà pourquoi il doit procéder à une herméneutique du texte à traduire dans son ensemble, essayer une déverbalisation, ne serait-ce qu'approximative, essayer de se rendre compte de la « logistique » dont il dispose, des chances qu'il a de la diversifier. Par « logistique », nous comprenons la somme des compétences linguistiques, culturelles, artistiques et professionnelles à la portée de celui qui entreprend la traduction. D'autre part, il faut absolument que le traducteur soit toujours *méfiant*, *suspicieux*, *soupçonneux* dans ses relations avec le texte à traduire. Pour la simple raison que le texte – émanation d'une personnalité à tout moment discutable – peut cacher quand on le veut (et surtout quand on ne le veut pas) des pièges carrément ou presque indicibles.

Le processus de compréhension d'un texte est universel et la compréhension que le traducteur lui donne n'est qu'un cas particulier, qui lui appartient intégralement.

À l'image des prêtres des temps premiers de l'Église chrétienne, on attend / attendrait du traducteur de rendre compréhensible, d'« expliciter » pour le commun des mortels – dans notre cas on

pourrait dire pour le *public – l'Écriture*, mais pas toujours avec une majuscule et en gras. En d'autres mots, un certain texte écrit.

Il va de soi – et c'est précisément pour cela, croyons-nous, que c'était déjà dit avant – qu'il conviendrait que le traducteur, avant de se mettre au travail, connaisse bien le matériau sur lequel il va travailler. Le matériau linguistique ? Oui, le matériau linguistique aussi. Quoique…

Et pourtant…

À l'instar d'autres, nous osons affirmer que la traduction d'un texte littéraire (surtout les textes en prose en l'occurrence) est une activité artistique réalisée sur un matériau linguistique. Et justement parce que cette activité est artistique en premier lieu – avant même de penser à l'aspect, au classement ou à l'éventuel l'effet esthétique, à l'investissement d'un ego créateur d'une sensibilité empathique ou d'une science du faire –, le traducteur d'une prose littéraire devrait être un herméneute (et ne pas l'oublier aussi longtemps qu'il travaille !). Il conviendrait qu'il ait la disponibilité et la compétence de déchiffrer le texte pour lui-même, la capacité de « démonter » le texte et ensuite de le rendre, de le refaire dans une autre langue. Mais (hélas !) souvent, trop souvent, certains « traducteurs » (qui osent se nommer nos *confrères*) adoptent une ligne de conduite (si l'on peut l'appeler ainsi !) plus que douteuse et sans doute discutable. Ils travaillent (?) par séquences courtes, arbitrairement *découpées* (en hâte, en grande hâte !) de l'ensemble d'une œuvre et qui, facilitant en apparence la traduction, ont absolument toutes les chances de « tomber à côté de la plaque » dans la langue d'arrivée, de « détonner », de ne pas du tout aller avec le reste du contexte ou avec une autre séquence plus complexe, plus *achevée* et – par conséquent – certainement logique.

Le fait que la loi du moindre effort fonctionne y compris ici nous paraît parfaitement excusable ! Qui serait assez con pour se compliquer la vie là où il pourrait éviter de le faire ? Mais à partir du moment où les effets de cette loi nuisent incontestablement à l'ensemble traductologique, toute l'affaire nous semble beaucoup moins naturelle et seulement dommageable. Soyons honnêtes : cela signifierait que toi, traducteur, tu te fous de la gueule du lecteur virtuel ! Et alors tu t'en sors comment ? Quelle attitude adopter pour ne pas te rendre ridicule, ne serait-ce que de ce point de vue ? Nous soulignons encore une fois que, à notre avis, avant de commencer le boulot, d'accepter l'offre de celui qui te propose une traduction, toi, le traducteur, tu devrais te demander, de manière absolument sincère, si tu as la possibilité et surtout l'aptitude de mener à bien dans des conditions raisonnables le projet qui t'a été proposé (ou que tu t'es proposé ou qui t'a été offert). C'est pour cela que nous soutenons – et telle est notre idée première – que le traducteur doit essayer une herméneutique du texte traduit dans son ensemble, essayer cette déverbalisation (Lederer dixit !) ne serait-ce que sporadique, et qu'il doit se rendre compte de « la logistique » dont il dispose dans cet affrontement – car il s'agit bien d'un affrontement –

avec le texte à traduire. Par « logistique », nous comprenons la somme, une certaine somme de compétences linguistiques (surtout linguistiques), culturelles (absolument nécessaires), artistiques (en l'absence desquelles...) et professionnelles (oui, oui, – professionnelles, car le métier, l'art, la profession – la vocation de traducteur présuppose et impose la présence de certaines qualités spécifiques, incontournables, nécessaires). [...]

Sans une herméneutique sévère et stricte, il est certain que le traducteur risquerait à tout moment de faire une erreur « terrible » : se dire que le lecteur n'aura qu'à se débrouiller comme bon lui semble et comme il peut, puisqu'il n'est pas capable de lire le texte dans sa langue d'origine. Au contraire, tout excès dans l'herméneutique mise en œuvre par le traducteur pourrait mener – à notre avis – à quelque chose de difficilement acceptable : la *surtraduction*, l'explicitation du texte, ce qui est gênant du point de vue du lecteur (qui se sentirait, en conséquence, traité un peu d'idiot, ce qui n'est facile à accepter par personne, ni même par les... idiots eux-mêmes !).

Mais n'oublions pas *Le Grand Herméneute*[3] de René Magritte, toile où l'on ne voit pas le visage du personnage. Comme la plupart des traducteurs, il n'a pas de visage. Il est vêtu d'un manteau large qui, on peut le soupçonner, cache les mécanismes de tout un tas de trucs et d'astuces. Le chapeau énorme sur sa tête suggère la même idée. Le personnage trône humble et tout-puissant à la fois et, partant, mystérieux, couvant un secret, une surprise... bonne ou mauvaise.

Étymologiquement parlant, peut être considéré traducteur celui qui permet de passer d'un endroit à l'autre, par exemple, d'une rive à l'autre, comme le fait un batelier. [...]

Un métier dangereux et plein de responsabilité, n'est-ce pas ?

Selon Déprats (1999, 41), la condition intrinsèque du traducteur est de se trouver en permanence *entre deux rives*[4] (restons-nous sur *batelier*, ou bien disons-le plus à la roumaine : « le cul dans deux bateaux » ?) : entre le poète et l'universitaire ; entre le créateur et le critique littéraire ; entre l'artiste et l'artisan ; entre la langue mère et la langue maternelle, entre la littérarité et la littéralité. Ces deux rives (deux bateaux) pourraient être également le désir de faire un travail comme il faut, ou bien de le faire en vrac. Voilà pourquoi nous estimons qu'il n'est pas dépourvu d'intérêt de revoir les normes éthiques de la profession de traducteur littéraire, telles qu'elles ont été définies dans le cadre de l'Assemblée Générale de d'ATLF du 12 mars 1988[5] [...].

Avec des intentions à première vue anecdotiques ou de *captatio benevolentiae*, mais aussi pour des raisons pédagogiques, nous allons citer dans ce qui suit deux « traductions » *authentiques* qui pèchent justement par la tentative désespérée d'être *fidèles* (tentatives dont

---

[3] Nous reprenons le titre français de la toile donné par Tudor Ionescu dans son texte de la *Revue d'Études en Langues Modernes Appliquées* (2008, 81).

[4] En français dans le texte. (NDT).

[5] http://www.atlf.org/Code-de-Deontologie-du-Traducteur.html.

l'origine est une bêtise innocente combinée, par malheur, avec le manque de savoir). Ce sont des traductions que nous avons récupérées parmi des copies d'admission à la faculté rendues en 1987 (à une époque où l'on proposait parmi les sujets, à bon escient, une traduction vers le roumain). Nous tenons à souligner que les textes ci-dessous sont strictement authentiques (nous sommes convaincu que même un lecteur ne connaissant pas le français et n'ayant accès qu'à la seule « excellence » du produit fini aurait des enseignements à tirer de ces exemples).

> A. (Texte proposé pour la traduction)
> *J'avais pensé que ces paroles s'adressaient à Paul. Mais, j'en avais gardé une impression fort désagréable, et comme un petit doute gênant. J'ai pris mon courage à deux mains. Il fallait d'abord*
> *éloigner Paul. Il était justement devant la porte, très occupé à donner à manger à un petit lapin. Je lui tendis le filet à papillons, et je lui révélai qu'au fond du jardin, je venais de voir un oiseau blessé, qu'il lui serait facile de capturer. Il dit : « Allons-y vite ! » Je lui répondis qu'il m'était impossible de l'accompagner, parce qu'on m'imposait un bain, avec du savon.*

Continuons avec la soi-disant *traduction* (il faut noter qu'il ne s'agit pourtant pas d'une violation évidente du code déontologique, puisque, dans les conditions données, le traducteur n'avait pas la liberté de refuser de traduire le texte. Il n'en reste pas moins que sa simple présence, librement consentie, à l'examen d'admission supposait l'acceptation bénévole des épreuves imposées et connues d'avance par les candidats)[6].

> A'.
> *Eu aveam presimțirea că parola se adresează lui Paul. Eu aveam privirea impresionată şi foarte dezagreabilă şi cam mică dar jenantă. El prinse curaj de două ori. El fericit abordându-l ignorat Paul. El a justificat devenirea părți, trebuia acoperită donarea mâncări unei micuțe păsării. Eu tindeam filarea dispariției şi revenirea lui din fundul grădinii, eu veni să văd o pasăre rară care el o sortise facil în capcană. El zise: „…" Eu i-am răspuns că îi este imposibil de acoperirea părți când e imposibil unui băiat dar unui savant.*[7]

---

[6] Nous avons essayé de rendre ci-après (voir les notes 6 et 7) les deux tentatives de traduction extraites des copies d'examen par lesquelles Tudor Ionescu illustre son propos, en gardant, autant que possible, la lettre et l'esprit – pour ne pas dire la saveur – de ces… enchaînements de phrases (NDT).

[7] « Moi, j'avais le pressentiment que le mot de passe s'adressait à Paul. Moi, j'avais le regard impressionné et très désagréable et assez petite mais gênante. Lui, il prit du courage par deux fois. Lui heureux abordant ignoré Paul. Lui, il a justifié le devenir de partie, il fallait couvrir la donation de nourriture à un petit oiseau. Moi, je tendais la filation de la disparition et son retour du fond du jardin, moi, je vins voir un oiseau rare qu'il avait destiné facilement dans le piège. Lui, il dit : « … » Moi, je lui ai répondu qu'il lui était impossible de la couverture de partie quand il était impossible à un garçon mais à un savant. »

Trop fort, n'est-ce pas ? Dur d'accepter que ce bijou est authentique, pas vrai ? En fait, la certitude quant à l'authenticité s'impose d'elle-même : personne n'aurait pu inventer une chose pareille ! Comment inventer une chose telle que *tindere a filării* [tendre la filation] ? Ou le truc avec le garçon et le savant ? *Facila sortire în capcană* [il avait destiné facilement dans le piège] ? Seuls des Caragiale, des Eugène Ionesco ou des dadaïstes de haute volée pourraient se cacher derrière un tel achèvement.

Mais ce ne sont pas uniquement les dadaïstes qui doivent craindre pour leur gloire lors des confrontations avec les traducteurs sans frontières. La fleur des romantiques oniriques risque elle aussi de se faner. Une autre possible preuve :

> B. (Texte proposé pour la traduction)
> *Les rues étaient désertes. Parfois une charrette lourde passait, en ébranlant les pavés. Les maisons se succédaient avec leurs façades grises, leurs fenêtres closes ; et Frédéric songeait avec mépris à tous ces êtres humains, couchés derrière ces murs, qui existaient sans voir Marie, et dont pas un même ne soupçonnait qu'elle vécût ! Il n'avait plus conscience du temps, de l'espace, de rien ; et, battant le sol du talon, en frappant avec sa canne les volets des maisons, il allait toujours devant lui, au hasard, éperdu. Un air humide l'enveloppa : il se reconnut au bord des quais. Il s'était arrêté au milieu du Pont Neuf et, tête nue, poitrine ouverte, il sentait monter du fond de lui-même quelque chose d'insolite, une vague de tendresse, comme le mouvement de l'eau sous ses yeux. À l'horloge d'une vieille tour, une heure sonna, lentement, pareille à une voix qui l'eût appelé.*
>
> B'. (« Exploit », car ce serait difficile de appeler ça une *traduction*)
> *Satele erau pustii. Doar şareta lordului trecea în peisajul pavat. Casele se desfăşurau cu faţadele lor gri, cu ferestrele lor curate şi Frederic era singurul cu ruinele a tot ce sunt oamenii acoperiţi de ultimele ziduri, ce existau fără voinţa Mariei, şi în acelaşi timp cu o supranaturală viziune. El nu mai avea noţiunea timpurilor, a speranţei, a nimicului şi, ridicat deasupra solului, preocupat de zborul său deasupra caselor, el mergea întotdeauna înaintea celorlalţi, în hazard, pierdut. Envelopa aer umed se regăsea însă la bord. Era la o milă de Pont Neuf, şi, cu capul în nor, prin portiera deschisă, el aspira aer. Apoi, simţea că urcă din adâncul lui – aceea cădere, o vagă căldură ce aduce lacrimi în ochi. La ceasul unui vechi turn, o oră sonoră, lentă, paralelă cu voinţa care nu avea nume.*[8]

---

[8] « Les villages étaient déserts. Seule la charrette du lord passait dans le paysage pavé. Les maisons se déroulaient avec leurs façades grises, avec leurs fenêtres propres et Frédéric était le seul avec les ruines de tout ce que sont les gens couverts par les derniers murs, qui existaient sans la volonté de Maria, et en même temps avec une surnaturelle vision. Il n'avait plus la notion des temps, de l'espoir, du rien et, élevé au-dessus du sol, préoccupé par son vol au-dessus des maisons, il marchait toujours devant les autres, dans le hasard, perdu. Mais enveloppa air humide se trouvait à bord. C'était à une mile du Pont Neuf et, la tête dans le nuage, par la portière ouverte, il aspirait à l'air. Puis, il ressentait monter des profondeurs de lui-même – cette chute, une vague

Honnêtement, ce qui nous a impressionné le plus c'est le miraculeux déplacement aérien à l'aide de la voiture équipée de portières jusqu'au pont du navire qui, miraculeusement, est amarré à une mile du Pont Neuf. Quelque chose du genre… (Cela ne signifie nullement que nous sommes resté de pierre devant l'apparition de cette *heure lente* et *sonore* qui, dans sa longueur, était rangée parallèlement à une espèce particulière de volonté inconnue et n'avait donc pas encore de nom à cette époque-là ; en plus, ce qui nous a vraiment troublé c'est que nous n'avons pas pu apprendre, malgré tous nos efforts, que faisait, que « fabriquait » et de quelle manière agissait cette heure, *lente* et *sonore*). L'activité d'*aspiration à l'air* nous a indisposé, nous a affligé, car nous avons imaginé les conséquences d'un pareil état : n'aspirer qu'à de l'air et à rien d'autre ! Ne rien vouloir de plus, ne rien rêver que d'*air* ! (Qui, à son tour, paraissait manquer).

La raison pour laquelle nous avons inséré ici ces aberrations linguistiques plus ou moins amusantes, tristes peut-être, c'était aussi la volonté d'insister par tous le moyens sur l'importance du principe qui non seulement soutient, mais impose sans ambiguïté l'idée que, *si le texte obtenu par la traduction a les apparences d'une absurdité, c'est que la traduction est bête, ainsi que celui qui l'a faite*. Qui dicte ce principe ? Rien d'autre que le bon sens.

Texte traduit par
Ana Coiug et Alina Pelea
et revu par Marie Louvet

Bibliographie

Déprats, Jean-Michel. « Esquisse d'une problématique de la traduction shakespearienne ». *Cahiers de symbolisme*, no. 92-93-94/1999, p. 41, note 2.

Ionescu, Tudor. « De l'herméneutique du traducteur ». *Revue en Langues Modernes Appliquées*, n° 1, 2008. URL : http://lett.ubbcluj.ro/rielma/. (Consulté le 1er octobre 2013).

Lederer, Marianne. *Synecdoque et traduction*. Paris : Didier, 1976.

Lederer, Marianne. *La traduction simultanée, expérience et théorie*. Paris : Minard Lettres Modernes, 1981.

Association des traducteurs littéraires de France. *Code de Deontologie du Traducteur*. URL : http://www.atlf.org/Code-de-Deontologie-du-Traducteur.html. (Consulté le 24 octobre 2013).

chaleur qui fait monter les larmes aux yeux. À l'horloge d'une vielle tour, une heure sonore, lente, parallèle à la volonté qui n'avait pas de nom. »